

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 60 (1931)
Heft: 12

Artikel: L'isolement dans le corps enseignant
Autor: Duruz, Marie-Ant.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039028>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : 6 fr. ; par la poste : 30 ct. en plus. — Pour l'étranger : 7 fr. —
Le numéro : 30 ct. — Annonces : 45 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à la Rédaction du *Bulletin pédagogique*, Ecole normale, Hauterive-Posieux, près Fribourg. Les articles à insérer dans le N° du 1^{er} doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les abonnements ou changements d'adresse et les annonces, écrire à M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg. Compte de chèque II a 153.

Le *Bulletin pédagogique* et le *Faisceau mutualiste* paraissent le 1^{er} et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où ils ne paraissent qu'une fois. On fait paraître, chaque année, dans un ordre proportionnel, 15 numéros du *Bulletin* et 5 du *Faisceau*.

SOMMAIRE. — *L'isolement dans le corps enseignant.* — *De l'influence de l'allemand sur le français de la Suisse romande.* — *Bibliographies.* — *Fondation d'un prix.* — *Brevet de capacité pour l'enseignement primaire.* — *Société des institutrices.*

L'isolement dans le corps enseignant

Rien n'est plus agréable, au printemps, que de faire, en campagne, de longues randonnées. La beauté de la terre est toute spéciale, à cette époque, car elle naît de teintes douces, d'ombrages encore peu touffus et de prés qui verdissent lentement sous un ciel d'un bleu très tendre. La lumière pare tout ce qu'elle effleure. Après la couche blanche de neige, devenue monotone malgré les jeux du soleil, après les jours gris et pluvieux, certaines belles journées d'avril ou de mai réservent aux heureux promeneurs des joies inattendues. A ce moment, le moindre bosquet, la plus petite nappe d'eau, la maison la plus isolée, apparaissent soudain coquettement transformés, nimbés d'une grâce simple et presque attirante. Le bonheur semble s'abriter en de tels paysages et l'on s'imagine facilement qu'il doit faire bon vivre dans ces habitations solitaires et laisser s'écouler son existence loin du bruit et de l'agitation, se retirer en soi-même avec, pour

uniques compagnons, la nature et ses hôtes. Ce mirage séduisant ne tarderait pas à s'effacer si, par hasard, ceux qui formulent ces vœux étaient obligés de séjourner durant quelques semaines en un semblable petit coin de terre.

En effet, l'existence forcée dans un tel milieu est bien différente de l'illusion qu'on se crée en rêvant y vivre librement et d'une façon, malgré tout, quelque peu égoïste. Cette différence, nul ne l'éprouve plus profondément, sans doute, que les jeunes débutants dans l'enseignement, au moment où ils affronteront la direction de certaines école de campagne.

Il ne faut rien généraliser, aussi, avant de parler de l'isolement de quelques membres du corps enseignant, il semble tout naturel de préciser les situations. Chacun peut s'imaginer, d'abord, une école de campagne, construite dans certaines conditions plutôt défavorables, école comme il en existe encore beaucoup et que personne n'est sensé n'avoir pas remarqué.

On se représente d'ailleurs très facilement une de ces petites maisons, souvent destinées à des classes mixtes, qui n'abriteront, par conséquent, qu'un instituteur et, plus souvent encore, qu'une institutrice, nécessairement seule, à moins que, par une Providence toute spéciale, elle ne jouisse de la présence d'une mère ou d'une sœur. Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'aspect du bâtiment, souvent délabré dès l'extérieur : jardin mal clôturé, toit et fenêtres en mauvais état, que le goût personnel de l'occupant s'efforce, parfois, de dérober aux regards. Ces lacunes apparaissent plus ostensiblement dès qu'on pénètre dans la maison. Salle de classe basse et mal éclairée, plancher disjoint et pupitres boiteux, qui concourent à rendre le lieu triste infiniment à certaines heures. Tout cela est encore indépendant de la situation de la maison qui, dans les cas où le bâtiment n'était pas primitivement destiné à servir de « maison d'école », offre souvent un certain nombre de désavantages.

Quand, dans le courant de l'été, au moment des mutations du corps enseignant, les nouveaux brevetés s'en vont se présenter dans les villages, leurs yeux ne discernent guère les difficultés que leur procurera l'existence dans de telles conditions. Trop heureux d'avoir un poste, ils partent, jeunes gens ou jeunes filles, de 17, 18 ou 19 ans, imbus de principes, enthousiasmés, presque fiers de la responsabilité qui leur incombera.

Ils arrivent, en automne, dans une petite maison, ils s'y installent, presque contents d'être seuls et de pouvoir arranger leur vie à leur guise. Ils font, avec une certaine satisfaction, le tour du propriétaire. L'automne, avec ses couleurs ardentes, ses couchers de soleil et l'harmonie de ses feuillages, leur permet déjà d'entrevoir le printemps, d'entendre les premiers chants d'oiseaux dans les futaies et d'assister à l'éclosion des fleurs dans leur propre jardin. Ils sautent, dans leur rêverie, à pieds joints sur l'hiver, les dures journées des débuts dans

l'enseignement et les pénibles constatations que l'on fait dans les relations avec les habitants des villages. Peu à peu, après quelques semaines, ils commencent à se rendre compte de la délicatesse de leur mission et du dangereux et terrible compagnon qui se rive à leur existence et rend leur tâche encore plus difficile. Quand de jeunes membres du corps enseignant prennent conscience de leur isolement, leur âme réagit avec plus ou moins de violence et l'on peut dire que cette crise a une répercussion profonde sur tout leur avenir. Nul ne peut nier à quelles cruelles incertitudes sont voués ces jeunes êtres qui s'en vont, pleins d'enthousiasme, au sortir des écoles normales et qui se butent à de réelles angoisses, causées surtout par la solitude, et contre lesquelles ils sont souvent, à cause de leur jeunesse, inaptes à soutenir une longue lutte. Ceux qui connaissent l'âpreté de la solitude comprennent ceux qui parfois sombrent dans de telles crises et leur pardonnent généralement. La chose essentielle cependant, devrait constituer, semble-t-il, à n'exposer à l'isolement inévitable de certaines écoles que les esprits les plus forts, ceux qui par conséquent paraissent les mieux munis de toutes les qualités qui les garantiront contre l'emprise dépravante, à plus ou moins longue échéance, de la solitude.

Cette solitude, il faut l'avoir vécue pour s'en rendre compte. Elle revêt, le plus souvent, trois aspects : isolement physique, intellectuel et moral. Elle est peut-être encore plus âpre pour les jeunes institutrices qui, moins qu'un instituteur, osent se créer des relations et sentent ainsi, plus intensément, le manque de point de contact entre leurs aspirations et la mentalité de la campagne.

Quand on se trouve, à 17 ou 18 ans, transporté dans un milieu qu'on n'a jamais connu, duquel on diffère, généralement, totalement par son éducation, et qu'il s'agit, non seulement de s'acclimater, mais de gagner la sympathie et par là la confiance, on se rend immédiatement compte qu'on pénètre dans cette population comme un intrus. Il faudra de longues années avant que les habitants vous considèrent autrement que comme un étranger à leur commune. On sent très bien qu'aucun lien intime ne s'établira spontanément et que jamais on ne fera le premier pas vers vous si ce n'est guidé parfois par la curiosité.

Lorsque le village est peu étendu et qu'il ne se groupe pas autour d'une église, mais fait partie d'une paroisse plus ou moins éloignée, le manque de secours moral est plus palpable encore. L'église est bien souvent un refuge lorsqu'on se sent trop seul avec ses pensées. Dans son abri, il n'est besoin ni de paroles, ni de protections : le silence du sanctuaire est le seul réconfort capable d'apporter la paix à certains moments. Combien, hélas, d'écoles mixtes, de tous les degrés, où forcément le titulaire manque le plus souvent d'appui moral dans les moments les plus pénibles, à cause de l'éloignement dans lequel il se trouve, combien de ces écoles sont confiées à de jeunes instituteurs

ou à de plus jeunes institutrices encore, puisque bien des jeunes filles obtiennent leur brevet à un âge moins avancé que les jeunes gens. Ce sont pourtant ces âmes jeunes, chez lesquelles les crises d'adolescence demandent encore l'influence bienveillante d'un prêtre, le réconfort de parents ou d'amis, qui devraient êtres protégées contre l'œuvre néfaste du découragement qui naît peu à peu de l'isolement. Certes, ces écoles sont peut-être moins nombreuses, on ne peut cependant pas dire moins pénibles, car une classe mixte, de tous les degrés, exige une attention de tous les instants pour occuper chaque section et, par conséquent, une grande somme de dépense personnelle.

On conçoit immédiatement le danger d'une telle solitude morale pour des esprits peu virils. Quand on n'a personne à qui se confier, à certaines heures, on cherche peu à peu à s'étourdir, on ne peut plus voir venir ces instants, le soir surtout, où l'on sera seul avec ses pensées et l'on s'en va vers les distractions. L'auberge s'offre à bien des instituteurs, les lectures à d'autres, les compagnies dangereuses aussi. Il ne faut pas dire qu'elles sont toujours cherchées. Dans bien des cas, c'est l'oubli qu'on a poursuivi, l'oubli du grand rêve de dévouement qu'on a désiré réaliser et qu'on se sent tout à coup trop faible pour accomplir. On objectera peut-être que diverses conférences peuvent permettre aux isolés de se retremper le moral. Leur éloignement même, qui les met en dehors de toute communication, les obligerait à accorder peut-être un jour de congé supplémentaire à leurs écoliers s'ils voulaient aller chercher le réconfort que leur promet ces réunions. Celles-ci ont lieu, généralement, dans le chef-lieu du district et, parce qu'il n'est guère facile, en raison de l'ordre même, de donner des congés aux écoles, les membres les plus éloignés se privent de la satisfaction de se retrouver à des époques déterminées au milieu de leurs collègues. S'ils se rendent de temps à autre dans ces réunions amicales, ils n'y goûtent pas la même camaraderie, parce que, là aussi, ils sont presque des inconnus. En effet, ces rencontres sont pour eux trop peu fréquentes et, s'ils rentrent dans leurs écoles un peu plus gais, ils ne tardent pas, au bout d'un certain temps, à ressentir plus encore leur isolement au point de vue intellectuel.

En dehors de leur classe, de leurs rapports avec le prêtre de la paroisse, de quelques relations avec leurs collègues, les maîtres isolés trouvent peu de correspondance avec leurs élans personnels dans le village même. La campagne, à part de belles exceptions, éprouve encore une certaine apathie vis-à-vis de toute activité cérébrale poussée à un assez haut degré. Il est vrai qu'après des journées de labeur, on ne peut demander certains efforts. Il faut tenir compte aussi de la gêne que ressentent malheureusement certains esprits, même assez développés, quand il s'agit d'exprimer leur pensée. Cette difficulté d'élocution fait qu'ils évitent souvent d'aborder certains sujets devant un instituteur qui paraît jeune, d'esprit

vif et chez qui ils devinent la répartie facile. Peu à peu, on voit donc des membres du corps enseignant, qui donnaient lieu à de belles espérances, s'appesantir, se laisser glisser dans un « à quoi bon ! » qui se répercute fâcheusement sur la marche de leur classe et qui n'est dû, trop souvent, qu'à leur isolement.

La plus dure éventualité est la solitude complète de celui qui habite seul dans son école. Il subit les trois emprises. Il semble que bien des jeunes institutrices surtout y sont exposées. Vivre seul, s'en aller le soir, fermer la porte de la maison, vérifier si tout est en ordre dans la salle de classe, puis pénétrer dans sa chambre, en sachant bien que personne ne doit jamais égayer cette solitude, voilà le sort de bien des jeunes filles égarées dans les campagnes. Qu'on aime lire, qu'on préfère les travaux manuels, qu'on soit doués pour les arts, que l'âme soit pieuse et naturellement recueillie, que l'esprit soit pensif ou turbulent, jamais on ne pourra résister toujours à l'horreur du « vide ». Cela, même si l'on s'occupe de sa tâche avec tout l'amour d'un véritable éducateur. Rien autour de soi, rien près de soi, personne avec qui s'entretenir, personne à qui se confier. Pourquoi donc alors travailler, chanter, ou même pleurer ? Cette sensation qui saisit le plus généralement à la tombée de la nuit, ou dans la monotonie des soirées qu'on passe à corriger des devoirs, entrave peu à peu l'activité des créatures qui vivent seules. Alors, après la classe, une envie folle vous saisit de fuir cette maison solitaire, de s'en aller à droite, à gauche, de parler pour ne rien dire, de créer des conversations, de se laisser mêler à des histoires stupides pour rencontrer au moins quelque compagnie, car la nature elle-même ne tarde pas à nous paraître tout à coup vide et incapable de nous comprendre.

De ce triple isolement, duquel ne protège pas même un ardent amour de l'école, un désir profond de faire du bien à ces petits écoliers et auxquels n'échappe pas le meilleur maître, il semble qu'on devrait défendre, sans relâche, les débutants. Incontestablement, une telle solitude est dangereuse, elle conduit au dégoût de l'existence et si certains esprits surmontent cette crise, non sans souffrir, et sans que leur caractère en conserve une empreinte un peu triste, d'autres n'y résistent pas. C'est le motif de bien des défaillances, de bien des mauvaises humeurs et, parfois, de fautes plus graves. On cherche souvent trop loin la cause de certains maux alors qu'ils ne sont, en réalité, que le résultat de certaines conditions d'existence.

On ne peut jamais être assuré qu'un débutant est muni des garanties indispensables pour affronter une école isolée. Qui sait si, en lui-même, certaines fibres délicates ne se briseront pas et que, pour n'en pas moins bien faire son devoir, il ne conservera pas en lui une constante lassitude. De telles écoles ne peuvent non plus être destinées aux membres du corps enseignant qui ont déjà fourni la preuve de leurs capacités. Il est incontestable que celui qui commence doit se contenter de la plus humble part. Mais, cette part,

il doit en connaître la valeur. Sans vouloir saper les enthousiasmes, on peut faire une œuvre utile et sauvegarder d'âpres blessures les âmes les plus vibrantes en leur montrant très nettement, à elles et surtout à leurs parents, non pas seulement la tâche d'un instituteur, mais aussi les conditions dans lesquelles ils devront l'accomplir. Les parents peuvent jouer un grand rôle et éviter que leurs enfants ressemblent à ces jeunes adolescents qu'on envoyait à la guerre, mal renseignés, et qui tombaient aux premiers feux, car ils marchaient au-devant de la mort sans la voir, parce que ne la connaissant point.

Bien des parents hésiteront peut-être à laisser leurs enfants, encore jeunes, tenter seuls certaines expériences. Ils préféreront les voir se former encore dans des pensionnats ou dans des familles. Là, ceux-ci développeront leur valeur personnelle, acquerront en pédagogie pratique un peu plus d'expérience, et affronteront désormais la direction d'écoles ou de classes, avec une conscience plus forte. L'âge et l'expérience auront ajouté leurs forces aux principes inculqués durant les études normales.

Avant que les parents prêtent ce concours et aident ainsi à la sélection du corps enseignant, chacun, en face de l'isolement incontestable de certains maîtres, sans diminuer les devoirs de leur tâche, se sentira prêt à juger parfois avec plus de modération des résultats qui de loin paraissent faibles et qui, considérés dans les conditions dans lesquelles ils furent acquis, exigèrent une forte somme d'énergie.

Marie-Ant. DURUZ.

De l'influence de l'allemand sur le français de la Suisse romande

*« Je m'exerçais à discerner le français
pur de mes idiomes provinciaux. »
(J. J. ROUSSEAU.)*

Pour les langues, entrer en contact, c'est entrer en conflit. Cette lutte qui n'est pas nécessairement le corollaire d'une pression politique ou administrative, ainsi que le fait se produit dans les provinces annexées et de langue étrangère à celle du vainqueur, est un choc inévitable en tous temps, naturel en lui-même. C'est une pénétration réciproque, d'autant plus rapide et plus profonde que les relations entre peuples voisins de langues différentes sont plus nombreuses et plus faciles.

C'est, en l'espèce, le cas qui se présente d'une manière particulièrement frappante en Suisse française et dans les cantons limitrophes de langue allemande.

Constater et signaler aux éducateurs cet état de choses, mais au simple point de vue de l'influence de l'allemand sur le parler de nos cantons romands, tel est le but de la modeste étude, objet des présentes lignes.

Il est dans l'intérêt de chacun, mais plus particulièrement du Suisse français, de parler une langue aussi pure que possible. Parler étant une des choses que l'on est le plus souvent obligé de faire, est par cela même, l'une de celles qu'il importe de bien faire. Que de gens dénaturent leur pensée par l'imperfection de l'expression ! Ceci est plus sérieux et de plus grande importance, même mora-